

L'art du peuple



Pour ceux, et nous sommes ainsi bien plus nombreux que la bienséance du monde moderne voudrait nous le faire croire, qui ont quelques peines à contempler la médiocrité de leur vie en face, il n'est qu'à se divertir par quelque forme d'art qui passe pour être de notre temps. C'est ainsi que notre époque est devenue celle du divertissement : celle où la platitude tend à définir la vie pour des « fonctionnaires » d'un ordre moral pour lesquels la quotidienneté est donné comme assurance de leur auto-négation. L'art, ou ce qui passe pour l'être aujourd'hui, apporte aux âmes molles le rêve et l'assistance à leur endormissement. Les idéaux se transportent de salles de spectacles en CDs, d'ondes en pages Web, et approvisionnent par la voie des airs les hauteurs immaculés de la rêverie populaire distinguée.

L' « art moderne » est soporifique. Il ne s'adresse à l'individu que pour lui faire témoigner de sa sentimentalité et de la supériorité présumée de celle-ci. C'est sans doute le narcotique le plus puissant, déguisé en « art », que la modernité ait conçu afin de faire oublier à quel point seul désormais règne le doute, la méfiance envers la vie, l'absolue tristesse qui veut se faire passer pour charmante et gaie. L' « art moderne » n'est pas de l'art, pas même une copie, mais de l'anti-art. L'art véritable est tout au contraire une pulsion de vie, l'expression de la vie dans ce qu'elle a de plus intime, de plus charnel. Bien loin encore des normes du monde moderne dirions-nous !

« BESOINS ARTISTIQUES DE SECOND ORDRE. - Le peuple possède bien ce que l'on peut appeler un besoin artistique, mais qui est discret et facile à satisfaire. Au fond, le déchet de l'art y suffit : il faut se l'avouer sans ambages, que l'on considère seulement, par exemple, quelles sont les mélodies et les chansons qui font maintenant toute la joie des couches les plus vigoureuses de la population, les moins gâtées et les plus naïves, que l'on vive parmi les bergers, les métayers, les paysans, les chasseurs, les soldats, les matelots, et que l'on se donne la réponse. Dans la petite ville, dans les maisons qui sont le siège des héréditaires vertus bourgeoises, n'aime-t-on et ne cultive-t-on pas la plus mauvaise musique qui ait jamais été produite ? Celui qui parle de besoins plus profonds, d'aspirations inassouviées qui poussent le peuple vers l'art, le peuple *tel qu'il est*, celui-là radote ou veut faire des dupes. Soyez donc francs ! Ce n'est que chez *l'homme d'exception* qu'existe aujourd'hui le besoin d'un art *de style supérieur*, - et cela parce que, d'une façon générale, l'art est de nouveau pris dans un mouvement rétrograde et que les forces et les espérances humaines se sont jetées pour un temps sur une autre chose. - Il est vrai qu'il existe en outre, à l'écart du peuple, un besoin d'art vaste et considérable, mais de *second ordre*. On trouve ce besoin chez les classes supérieures de la société : là est possible quelque chose comme une communauté artistique de bonne foi. Mais qu'on en considère de plus près les éléments ! Ce sont en général des mécontents raffinés qui par eux-mêmes ne peuvent s'élever à une joie véritable : l'homme cultivé qui ne s'est pas assez libéré pour se passer des consolations de la religion et qui pourtant ne trouve pas assez odorants les chrêmes de celle-ci ; le demi-noble trop faible pour briser le vice fondamental de sa vie ou le penchant néfaste de son caractère en y renonçant héroïquement ou en changeant de vie ; l'homme richement doué qui a de lui-même trop haute opinion pour être utile par une activité modeste, et qui est trop paresseux pour un grand travail désintéressé ; la jeune fille qui ne sait pas se créer un cercle de devoirs suffisant ; la femme liée par un mariage léger ou criminel et qui se sait mal liée ; le savant, le médecin, le commerçant, le fonctionnaire, spécialisés trop tôt et n'ayant jamais laissé libre cours à leur nature, mais qui n'en accomplissent pas moins un travail excellent, avec au cœur un vers rongeur ; enfin, tous les artistes incomplets : - tels sont ceux qui ont aujourd'hui encore de véritables besoins d'art ! Et que demandent-ils en somme à l'art ? Qu'il chasse, pendant quelques heures ou quelques instants, la malaise, l'ennui, la conscience vaguement mauvaise, et interprète, si possible dans un sens élevé, le vice de leur vie et de leur caractère pour le transformer en un vice du destin du monde, - très différents des Grecs qui voyaient dans leur art l'expansion de leur propre bien-être et de leur propre santé, et qui aimaient à voir leur propre perfection, encore un fois, en dehors d'eux-mêmes : - ils furent conduits à l'art par le contentement d'eux-mêmes, nos contemporains y sont venus - par le dégoût d'eux-mêmes. » **Friedrich Nietzsche, aphorisme 169, Opinions et Sentences mêlées, Humain trop humain**

L'art est donc par la forme qu'il prend au sein de telle ou telle culture un symptôme de vitalité ou de dégénérescence ; dans la mesure où l'on accepte bien sûr la signification profonde de ce que l'on désigne comme étant la « vitalité » par opposition à la fatigue généralisée propre aux cultures décadentes comme la nôtre : car l' « art » qui y règne d'une certaine manière y sert plus à finir d'endormir qu'à éveiller la force de vie, l'élan créateur. Il y est l' « art » des hommes du soir, de ceux dont il reste si peu de force pour la création et l'affirmation de soi : des êtres besogneux.

Et que dire du « grand art » sinon qu'il ne paraît qu'artifice visant à vouloir transporter la sentimentalité vers des sommets d'où l'on se croit, pour les plus grand menteurs, à mille lieux de l'atmosphère épais et lourd du besoin.

« L'ART D'UNE ÉPOQUE LABORIEUSE. - Nous possédons la conscience d'une époque laborieuse : cela ne nous permet pas de réserver à l'art les meilleures heures et les meilleurs matins, quand même cet art serait le plus grand et le plus digne. Il est à nos yeux affaire de loisir, de récréation : nous lui vouons les restes de notre temps, de nos forces. - C'est là le fait principal qui a changé la situation de l'art vis-à-vis de la vie : lorsque l'art fait appel aux réceptifs par de grandes exigences de temps et de force, il a *contre* lui la conscience des laborieux et des hommes capables, il en est réduit aux gens indolents et sans conscience qui, de par leur nature, ne sont précisément pas portés vers le *grand art* et qui considèrent les prétentions du grand art comme de l'insolence. Il se pourrait très bien que le grand art fût à sa fin, parce qu'il manque d'air et de libre respiration : ou bien encore faudrait-il qu'il essaie de s'acclimater dans une autre atmosphère (ou du moins de pouvoir y vivre), dans une atmosphère qui n'est en somme que l'élément naturel du *petit art*, de l'art du repos, de la distraction amusante. Il en est ainsi presque partout maintenant, même les artistes du grand art promettent une récréation et une distraction, eux aussi s'adressent à l'homme fatigué et lui demandent les soirées de ses journées de travail, - tout comme les artistes comiques sont satisfaits d'avoir remporté une victoire sur le front chargé de plis sévères et sur les yeux caves. Quels sont donc les artifices de leurs plus grands confrères ? Ceux-ci ont dans leurs armes les excitants les plus puissants qui parviendraient même à effrayer l'homme à moitié mort, ils possèdent des stupéfiants, des moyens de griser, d'ébranler, de provoquer des crises de larmes : par tous ces moyens, ils subjuguent l'homme fatigué et l'amènent dans un état de fébrilité nocturne, de débordement, de ravissement et de crainte. Aurait-on le droit d'en vouloir au grand art, tel qu'il existe aujourd'hui sous forme d'opéra, de tragédie et de musique, à cause des moyens dangereux qu'il emploie, comme on en voudrait à un pêcheur perfide ? Certainement non : car il préférerait cent fois vivre dans le pur élément du silence matinal et s'adresser aux âmes pleines de vie, de force et d'attente, aux âmes du matin chez les spectateurs et les auditeurs. Remercions-le de préférer vivre ainsi que de s'enfuir ; avouons-nous aussi que, pour une époque qui apportera dans la vie des jours de fête et de joie, libres et pleins, notre *grand art* sera inutilisable. » **Friedrich Nietzsche, aphorisme 170, Le voyageur et son ombre, Humain trop humain**

Le « grand » art ne saurait donc se distinguer du « petit » art par la manière dont une certaine classe de la modernité se parerait du premier comme d'un signe distinctif et hautain ; du moins à partir du moment où l'artiste, l'artiste-philosophe-médecin, redonne « tyranniquement » à

celui-ci ses vertus première qui sont celles que les Grecs, par exemple, ou la Renaissance, avaient su y mettre. C'est aussi redonner vigueur à la notion d'élevage, redonner à l'art son rôle dionysiaque de nouvel interprète du monde. Pour cela, il est vrai que lorsque l'on aura appris que la recherche de la « vérité » est vaine et inconséquente, le grand art tel que nous le reconnaissons, notre grand art, n'aura plus rien à nous dire : ou il sera déjà tout autre.

L'art, parce qu'il nous paraît grand, nous semble aussi « véritable », presque par opposition à ce dont on finit, par lassitude, par trouver « vulgaire ». L'on y pressent l'opportunité de pouvoir s'élever au-dessus de la masse. L'on y voit une ascendance vers la Raison, sans percevoir, aveuglé par la morale, que c'est sur un instinct actuellement dominateur que l'on bâtit notre croyance moderne en Fortune. Le « grand » art est l'expression sublime d'un instinct, devenu souverain ; pouvoir s'en passer un jour sera l'acte de lui ravir cette souveraineté pour nous-même.